

Spéléologie Antillaise

Par M. CHARLES DOMONT

Au début de novembre dernier, des histoires de cyclone et d'étrave enfoncée sur le quai de Fort-de-France amenèrent notre navire, « *Colombie* », à effectuer à San Juan de Puerto Rico un séjour en cale sèche qui devait se prolonger jusqu'au 19 décembre. Nous avons gardé de précédentes — et courtes — escales dans l'île de Puerto Rico le souvenir de forteresses espagnoles surannées et d'une prospérité économique fondée sur le tabac et la canne à sucre. Visions et idées de simple touriste au temps strictement mesuré.

Un dépliant d'Esso vint, dès le début, en notre possession. Entre diverses photos et notices sur ce que nous connaissions déjà : la « forêt de la pluie » du Mont Yunque, la plage de Luquillo, les grandes sucreries de Central La Plata et Guanica, les rivages du Sud, riches en coquillages marins rares et en coraux, une courte note mentionnait le petit village d'Agua Buenas et ses grottes « inexploitées mais intéressantes ». Que pouvait être, devant une telle révélation, la réaction d'un vice-président, membre du groupe « de choc » de la spéléologie Saint-Antoninoise ? Elle fut ce que l'on imagine. Le vice-président alla voir sur place de quoi il s'agissait. La chose n'était pas aussi facile qu'il le semble. L'agent de la Compagnie, qui avait possédé une hacienda (ferme) dans la région d'Agua Buenas ignorait l'existence de cavernes près de chez lui. Tout ceci ne semblait pas fort sérieux. En outre, on s'intéresse fort peu à la spéléologie dans les douces Antilles qui, d'ailleurs, presque toutes (mais pas toutes) d'origine volcanique, se prêtent peu à l'exercice de cette science et de ce sport. Font exception : Curaçao, Barbade, de formation corallienne, et... Puerto Rico, qui possède en son centre et sur sa côté N.-O., des massifs calcaires. Mais les grottes sont trop loin des routes à Cadillac et des hôtels de super-luxe...

Notre première reconnaissance nous permit d'avoir, à Aguas Buenas même, à peu près au centre-Est de l'île, d'abord confirmation de l'existence des « cuevas » (grottes), difficiles d'accès, à une heure de marche en pleine nature, où personne n'allait (ce qui n'était qu'en partie exact), mais que l'on savait « immenses » (ce qui était tout à fait inexact).

Il fut aisé au signataire de ces lignes de recruter quelques camarades du bateau, tous profondément néophytes en matière d'explorations souterraines, mais prêts à tenter cette expérience nouvelle, déjà mis en goût par une ascension au cratère du Mont Pelé, alors que le navire se trouvait en Martinique une quinzaine de jours auparavant.

C'est ainsi qu'eut lieu en deux fois, les 26 novembre et 11 décembre derniers, la deuxième exploration dans l'histoire du monde du rio Caguito souterrain. La première appartient à un pittoresque personnage dont nous fîmes la connaissance au village. Le Sr. Felipe Cotto, qui a maintenant 63 ans, avait exploré le rio au temps de sa jeunesse et n'y était pas revenu depuis, mais il emmenait parfois d'intrépides excursionnistes parcourir deux cents mètres de galeries supérieures sèches, aux concrétions décrépites, ressemblant assez par leur aspect général à notre Traçadou ou au Capucin (dans sa partie généralement connue) et qui sont ce que l'on appelle les « cuevas d'Aguas Buenas ». Don Felipe fut tour à tour et dans l'ordre : enchanté de notre désir de connaître « ses » grottes, surpris de notre insistance à pousser jusqu'à des lieux connus de lui seul — et depuis si longtemps —, nettement alarmé devant notre détermination (« muy peligroso », ne cessait-il de dire, « muy fuertes las aguas » — « très dangereux, les eaux sont très fortes »), et finalement enchanté de nouveau devant l'intérêt réel manifesté par les honorables étrangers et la désinvolture avec laquelle ils abordaient des obstacles à la vérité non excessifs.

Les grottes forment un vaste ensemble de galeries sèches, aisées à parcourir, d'un développement total d'à peu près 500 m., avec de multiples ouvertures, et d'un réseau actif. Ce dernier nous intéressait tout particulièrement. Il s'agit d'une percée hydrogéologique

classique. Venant directement de l'extérieur, et le cours étant rapide, sans bassins de retenue, sans siphons, sans vastes réservoirs, les eaux gardent à peu près leur température initiale et le bain est tiède, plaisante sensation au souvenir de nos rivières souterraines au pur cristal glacé, car ici les eaux sont troubles, chargées de matières organiques, voire de désagréables et microscopiques bestioles propres aux rivières tropicales. Le rio Caguito, qui présentait le 26 novembre à peu près le débit de notre Bonnette en été, avait triplé de volume le 11 décembre, car ce jour-là, qui en suivait bien d'autres semblables, la pluie tombait à torrents sur les fougères géantes et les cascades du porche de sortie semblaient nettement rébarbatives. Rien d'insurmontable cependant. Rapides, cascades dont aucune ne dépasse 3 m. de hauteur à la verticale, chaos de rochers, longues galeries à la nage. Étroitures dans la partie extrêmement-amont. Ici, le ruisseau coule, ou plutôt cascade de ressaut en ressaut, dans une formation de marbre, une belle roche noire à larges veines blanches, qui offre par sa surface granuleuse une adhérence sans défaut. Circonstance fort heureuse, car c'est en ces lieux que, lors de l'exploration de novembre, nous nous trouvions avec deux de nos camarades à une quinzaine de mètres de hauteur au sommet d'une série de ressauts et hors de vue et de portée de voix de nos amis restés dans le bassin inférieur, lorsque notre unique lampe tomba en panne. Il fallut redescendre dans le noir total, en maudissant à la fois notre imprudence (notre équipement était, cette première fois, sommaire ; il fut adéquat par la suite) et le matériel électrique emprunté au bord : lampes-torche de camelote que la Marine approuve, mais que le spéléologue éprouvé réprouve (pardon pour cette autre cascade... de consonances). Don Felipe, qui nous avait accompagnés pendant une grande partie de la traversée (en prenant grand soin de ne pas mouiller son chapeau de Panama ni de trop se mouiller lui-même), s'était muni d'un étonnant luminaire qui aurait pu, pour de bon, devenir « étonnant » dans le propre sens du terme, car il s'agissait d'une ex-bouteille à bière remplie d'essence dans laquelle trempait une mèche. Mais son cocktail Molotov n'explosa pas et se

contenta de fournir une version modernisée mais toujours fumeuse et non améliorée de l'antique torche de résine.

Nous n'avons pas mesuré la longueur totale du cours hypogée, mais d'après nos estimations et d'après les relevements pris à l'extérieur, depuis le porche de sortie par où nous avons commencé l'exploration jusqu'à la perte, la distance est d'environ 600 m. La perte elle-même n'est pas pénétrable et nous sommes revenus au jour par un avèn de quelques mètres, devant des fissures impraticables d'où sourd l'eau sous une pression violente. Le rio s'engouffre sous terre à une vingtaine de mètres de là, dans un fond envahi par une végétation désordonnée, photogénique (quand il ne pleut pas) et hautement épineuse.

Nous avons pris en remontant la rivière souterraine quelques photos Kodacolor, et nous avons pu capturer, dans les galeries sèches supérieures, plusieurs spécimens d'un insecte cavernophile, qui nous avait fort intrigué lors de la première visite. Don Felipe nous avait parlé de son aiguillon venimeux et même « mortel », disait-il. Son nom ? Impossible de le savoir. Notre compagnon, qui ne parlait guère qu'un espagnol sommaire et tout imprégné d'expressions dialectales, disait : « guacha » ou « guaracha » ou quelque chose d'approchant. Ces animaux couraient avec vélocité sur les parois et se nourrissaient, comme nous avons pu nous en rendre compte, d'insectes orthoptères semblables à des criquets, qui paraissent se plaire également — pour leur malheur — dans ces galeries obscures. Les « guachas », elles, ont l'apparence d'énormes araignées, mais n'ont que six pattes et une paire de solides pinces à dents aiguës. Sont-ce là des pattes modifiées, ce qui ferait de la bestiole un authentique arachnide ? Nous en avons ramené trois, dont la capture, préalablement et méthodiquement étudiée, se déroula « conformément aux plans prévus », et qui sont actuellement à l'examen.

Note. — *Mon Vice-Président d'amî, l'ex-commandant Charles Domont, me permettra d'ajouter quelques mots à la relation ci-dessus — dont la langue, ferme et bril-*

lante, est bien à l'image, soit dit en passant, de l'homme qui l'écrivit.

L'animal qu'il nous rapporte de sa caverne tropicale est assurément une créature insolite. Non pas seulement à cause de sa particulière hideur (cette araignée gigantesque, dont les pattes antérieures, hérissées d'épines, se terminent par deux crocs d'horifique courbure, tiendrait à peine, tous appendices étalés, dans un rond de 20 centimètres), mais surtout parce que, tout arachnide qu'il puisse être, il présente certains détails de construction tout à fait inusités chez les individus européens de sa gent innombrable : des antennes filiformes en particulier, dont la longueur approche d'un empan.

On comprendra qu'il nous soit impossible ici, avec les livres dont nous disposons sous nos latitudes aimables, de classer et de nommer ce monstre incongru. Nous avons pris le parti de l'envoyer tel quel à Jean Rostand qui, nous en sommes assurés, voudra bien recourir, pour le mettre à notre service, au savoir d'un nomenclateur.

Et bientôt cet échantillon rarissime prendra place, à titre de curiosité mais surtout comme objet de confrontation, dans les collections entomologiques de notre Musée — dont nous croyons qu'il n'a de sens comme de prix que s'il reste un musée local.

Pierre BAYROU.
